

XVIII

—De Rogas, ne mettez pas ma patience à une trop longue épreuve.

—Mon cher Ludovic, répliqua José en riant, plus vous attendrez, mieux vous serez disposé à prendre feu.

—Ne pouvez-vous pas me dire, enfin, le nom de son père ?

—J'attendais votre demande. Eh bien, mon cher comte, le père de mademoiselle Maximilienne est le marquis de Coulange.

—Le marquis de Coulange ? exclama le jeune homme, en se dressant debout comme s'il eût été poussé par un ressort.

—Hein ! fit José, est-ce que vous connaissez le marquis ?

—Personnellement, non ; mais j'ai souvent entendu parler de lui. Il faudrait tomber d'une étoile pour ne pas savoir que M. le marquis de Coulange est un des hommes les plus remarquables de Paris. Sa fortune est immense ; on affirme qu'elle dépasse vingt cinq millions. Et c'est sa fille, sa fille, que vous voulez me faire épouser ?

—Elle-même, la ravissante Maximilienne de Coulange.

—C'est impossible, vous dis-je, c'est un rêve.

—Un beau rêve, mon cher comte, qui deviendra, grâce à ma volonté, une merveilleuse réalité.

—Votre calme et votre assurance me confondent, de Rogas ; en vérité je ne sais plus que penser... Oui, vous avez une puissance redoutable. Ah ! vous devez tenir d'un démon le pouvoir que vous possédez, ou bien vous êtes vous même un démon !

José se mit à rire.

—Vous pouvez supposer tout ce que vous voudrez, dit-il, pourvu que vous ne doutiez pas du succès.

Le jeune homme prit sa tête dans ses mains et resta un instant absorbé dans ses pensées.

—Quel âge a donc le marquis de Coulange ? demanda-t-il, en se redressant brusquement.

—Pas encore cinquante-six ans, répondit José.

—Et la marquise ?

—A peine quarante ans.

—Très-bien. Maintenant, de Rogas, pouvez-vous m'expliquer comment, après mon mariage avec mademoiselle de Coulange, la fortune entière du marquis m'appartiendra ? Il est difficile d'admettre que, pour vous être agréable, le marquis de Coulange renoncera à tout et ira s'enfermer à la Chartreuse ou à la Trappe, en faisant vœu de pauvreté. Et la marquise ? Quelle que soit votre puissance, vous n'avez certainement pas le pouvoir de dépouiller de leurs biens le marquis et la marquise comme vous arracheriez ses plumes à un oiseau. Mais ce n'est pas tout : mademoiselle Maximilienne de Coulange n'est pas fille unique, elle a un frère un peu plus âgé qu'elle ; or, je connais assez les lois de mon pays pour savoir que ses droits sur la fortune de son père sont égaux à ceux de sa sœur.

José avait sur les lèvres un sourire singulier.

—Tenez, de Rogas, reprit Ludovic, je vous le dis franchement, je ne comprends pas du tout, pourtant, j'aimerais un peu de clarté au milieu de ces ténèbres.

Le Portugais secoua la tête.

—Mon cher comte, dit-il, il ne faut être ni trop impatient, ni trop curieux. Il y a des choses que je ne puis vous dire parce que vous ne devez pas les connaître. Qu'il vous suffise de savoir que tout ce que je vous ai promis vous sera donné. Allons, mon cher Ludovic, ne pensez qu'à Maximilienne de Coulange, votre belle fiancée.

Sur ces mots, José Basco sortit de sa chambre.

—Au fait il a raison, murmura Ludovic, je ne dois avoir aucune préoccupation ; je n'ai qu'à me laisser conduire et à suivre tranquillement le chemin qu'il ouvre devant moi.

Quinze jours plus tard, le comte de Montgarin reçut, sous une enveloppe cachetée de cire rose, l'invitation suivante :

« Monsieur le marquis et madame la marquise de Coulange prient monsieur le comte de Montgarin de leur faire l'honneur d'assister à leur soirée de jeudi prochain 6 décembre. »

La même invitation était adressée à M. le comte de Rogas.

—Eh bien, comte, que dites-vous de cela ? demanda ce dernier à Ludovic.

—Rien. Je suis surpris, voilà tout, et j'attends que vous m'expliquiez comment le marquis et la marquise de Coulange, qui ne me connaissent pas, me font une invitation que je n'ai point sollicitée.

—C'est facile : ainsi que je vous l'ai conseillé, vous avez su plaire à la marquise de Neuville, en vous montrant auprès d'elle aimable et respectueux. La vieille dame, qui a été l'amie de la mère du marquis de Coulange, vous a pris en grande amitié ; c'est elle qui a prié la marquise de Coulange de nous inviter tous les deux à la réception de jeudi ; c'est elle, — c'est convenu, — qui vous présentera au marquis et à la marquise.

—Ainsi, jeudi, je verrai mademoiselle Maximilienne ?

—On dansera ; vous aurez aussi l'occasion d'échanger quelques paroles avec elle. Vous êtes jeune, beau, ardent, passionné, sympathique ; vous avez tout ce qui attire. Si vous déplaisiez à mademoiselle de Coulange, il faudrait que vous fussiez bien maladroit. Mais non, j'espère, au contraire, que vous produirez une impression favorable.

C'était, à l'hôtel de Coulange, la première grande réception depuis le retour à Paris du marquis et de la marquise.

Ils donnaient chaque année trois ou quatre fêtes, dont on parlait plus d'un mois, et dont les privilégiés qui y assistaient gardaient longtemps le souvenir.

La soirée devait commencer à dix heures. Le programme était des plus attrayants. Plusieurs de nos grands artistes devaient se faire entendre, entre autre Lasalle, Salomon et mademoiselle Krauss de l'Opéra. Après la partie musicale, Coquelin aîné et deux de ses camarades de la Comédie-Française devaient jouer une petite comédie de salon. Enfin, à minuit, c'est-à-dire après le concert et le spectacle, commencerait le bal avec un orchestre choisi de vingt musiciens.

Quelques minutes avant dix heures, le roulement des voitures et des brillants équipages commença à se faire entendre dans la rue de Babylone, habituellement si calme et si silencieuse. Les invités arrivaient.

Des huissiers et des laquais, en grande livrée, attendaient dans l'antichambre. Partout l'éclairage était magnifique. La lumière des bougies se mêlait à celle du gaz, et tous ces flots de lumière, qui se reflétaient dans les glaces, avec toutes sortes de rejaillissements et de réverbérations, produisaient un effet merveilleux.

On traversait le vestibule entre deux haies d'arbustes rares, couverts de fleurs comme au printemps. Dans l'antichambre on aurait pu se croire dans un jardin. On y avait placé, avec beaucoup d'art et de façon à tromper les yeux, plusieurs massifs de verdure. Un doux parfum s'échappait d'une grande variété de magnifiques fleurs exotiques, qui semblaient sortir de terre.

De place en place, dans le vestibule, l'antichambre et une longue et large galerie, qui s'ouvrait à droite, de superbes statues de marbre se dressaient au milieu des arbustes et des fleurs. Dans une grande salle ornée de tableaux et d'objets d'art, se trouvait le buffet. Deux grandes tables chargées de pâtisseries, de fruits confits, de toutes sortes de sucreries, de liqueurs fines, de vins exquis, attendaient les visiteurs.

A dix heures, le concert commença. L'aspect était vraiment féérique ; il suffisait de jeter un coup d'œil sur cette brillante réunion pour être émerveillé.

Les rubis, les saphirs, les diamants scintillaient et croisaient en tous sens leurs rayons éblouissants ; on voyait au-dessus des têtes comme un ruissellement lumineux. Il semblait que ce soir-là, les plus jolies femmes de Paris se fussent donné rendez-vous à l'hôtel de Coulange. Presque toutes étaient véritablement des reines de beauté. Elles rivalisaient d'élégance, de distinction et de grâce.

Outre le grand salon, la galerie conduisant au buffet de l'antichambre transformée en jardin, plusieurs grandes salles étaient également ouvertes aux invités, et bien qu'ils fussent nombreux, partout on pouvait circuler à l'aise.

Cependant, tout le monde n'était pas encore arrivé. La marquise, ayant près d'elle, Maximilienne, madame de Vulcourt, Emmeline et quelques autres dames, se tenait à peu de distance de l'entrée du salon afin de recevoir les retardataires qu'un domestique annonçait après chaque morceau de musique. Le marquis allait et venait, passant d'un salon à un autre. La marquise était très entourée. On venait lui adresser des félicitations, on la complimentait.

Madame de Coulange répondait avec une grâce exquise. Elle avait pour chacun un sourire, une parole aimable.

Pour un instant elle échappait à ses tristes pensées, à ses cruelles appréhensions.

Maximilienne et Emmeline attiraient tous les regards, on ne pouvait se lasser de les admirer.

En elles tout était rayonnement. Elles faisaient naître le ravissement et répandaient autour d'elle un charme irrésistible.

Il y avait là un essaim de jeune filles et de jeunes femmes d'une beauté incontestable ; mais Maximilienne et Emmeline les éclipsaient toutes.

Lasalle venait de chanter un air de l'*Africaine*.

Le domestique annonça les personnes qui étaient arrivées pendant que le brillant artiste chantait :

—Monsieur le comte de Rogas, monsieur le comte de Montgarin.

En entendant annoncer le comte de Rogas, l'amiral de Sisterne tourna brusquement la tête et, par un mouvement involontaire, se leva à moitié sur son siège.

Une vieille dame s'était approchée de la marquise et lui disait quelque chose à l'oreille.

Le comte de Rogas entra suivi du comte de Montgarin.

L'amiral se mit à regarder curieusement le noble étranger, qui avait sur la poitrine le crachat de l'ordre du Christ couvert de brillants et une douzaine d'autres décorations étrangères.

Après avoir fait quelques pas dans le salon, le Portugais s'arrêta. Son regard semblait chercher quelqu'un. Soudain, ses yeux brillèrent et son visage s'épanouit. Il venait d'apercevoir, marchant